

temps y mette sa marque, et le temps est moins pressé que les demolisseurs.

Et pourquoi, direz-vous, tout le monde ne serait-il pas riche ? Parce que là où tout le monde est riche, personne ne l'est. Des millions de Russes ont des millions de roubles dans leur poche et meurent de faim. Qu'une fée, pendant la nuit, décuple ou centuple la fortune de chacun, les nécessités sociales n'en demeureront pas moins les mêmes. Tout se vendra dix fois ou cent fois plus cher, et voilà tout.

Il est vrai qu'on peut concevoir le développement d'une prospérité réelle fondée sur l'abondance des récoltes et des produits. Mais ceci s'obtient par beaucoup de travail, et presque tous ceux qui rêvent d'être riches rêvent précisément d'un talisman qui les dispenserait du travail.

La richesse est donc quelque chose de relatif. On est riche parce qu'on possède plus que les autres, ou tout simplement parce qu'on sait s'arranger pour jouir, à un titre quelconque, plus que les autres. Les soldats rouges de Lénine, sans être des capitalistes, sont plus riches que des moujiks qui meurent de faim.

Qu'on essaye, en France ou ailleurs, une révolution semblable. On aura, au bout d'un temps très court, des surveillants qui mangeront et des surveillés qui ne mangeront pas. Les surveillants seront les riches.

Même dans les sociétés bien ordonnées, où tout le monde mange, il est fatal que les mets rares ne soient pas mangés par tous.

On peut comparer la société à une bouteille où toutes les gouttes prétendraient se caser à la surface, dans le goulot. Mais, de quelque façon que la bouteille soit remuée, il n'y aura toujours qu'un petit nombre de gouttes à la surface.

Les économistes ont cru observer que, de siècle en siècle, le prix moyen d'un poulet suit à peu près le prix moyen d'une journée de travail. Quand l'ouvrier gagnera 1,000 francs par jour, c'est 1,000 francs que se vendra le poulet.

Il fut un temps où le mot "millionnaire" avait quelque chose d'éblouissant et de magique. Cela signifiait puissance, éclat, grande vie, châteaux, équipages, personnel nombreux et stylé.

Aujourd'hui, en fait, les millionnaires pullulent. Mais il en est qui connaissent sinon la pauvreté, du moins la gêne. Supposez un millionnaire possédant des immeubles de rapport à

maigres loyers, chargés de réparations et d'impôts ; donnons-lui une famille nombreuse ; mettons-le dans un monde où règne un décorum traditionnel, et où il faut faire des cadeaux, exercer l'hospitalité, soutenir par tradition des œuvres charitables, et nous nous apercevrons, chiffres en main, que ce millionnaire "tire le diable par la queue".

Le peuple, qui simplifie volontiers, divise les hommes en riches et en pauvres. Tout ce qui n'est pas pauvre est riche, comme tout ce qui n'est pas prose est vers.

Cet homme a un col empesé à sa chemise ; ses vêtements sont bourgeois ; il paye pour l'éducation de ses enfants ; il paye le médecin quand ceux-ci sont malades. Il ne réclame pas d'allocations ou de gratuités octroyées par l'État : il est riche.

Mais non, mon ami, il l'est peut-être moins que vous qui avez l'école gratuite, le médecin gratuit et des tas d'autres choses gratuites. C'est précisément parce qu'il paye tant de choses que la gêne le guette, et c'est précisément parce que vous ne payez pas que vous pouvez faire votre cuisine au beurre, pendant que le monsieur bien habillé se contente de margarine. Ce monsieur, en réalité, n'est ni riche ni pauvre, pour le moment tout au moins. C'est peut-être un ancien riche, c'est peut-être un futur pauvre. En attendant, il lutte, il maintient sa dignité, il calcule ses dépenses, que tant de prétendus pauvres, eux, ne calculent pas !

Au XVIII^e siècle, des gentilshommes qui n'avaient que leur gentilhommière, et qui n'en retiraient pas 2,000 livres de revenus, trouvaient moyen d'avoir des domestiques, et dévoués, fidèles. Aujourd'hui, l'on voit des millionnaires qui réclament à cor et à cri une servante, et qui ne trouvent pas une souillon.

Le moule social, en forme de pyramide, ne change pas. Il y a toujours de la pauvreté par en bas, de la richesse par en haut. Le bas est toujours large, le haut est toujours étroit. Le bas ne sera jamais le haut, car une pyramide ne peut tenir sur sa pointe. Mais, à l'intérieur de la pyramide, des molécules s'agitent, changent de place et pratiquent la maxime : "Otes-toi de là que je m'y mette." Plaise à Dieu de soustraire les meilleures places aux molécules qui les méritent le moins.